Quelques difficultés grammaticales que révèle la construction d'un dictionnaire

Le cas du wushi (babessi)

Liliane HODIEB
INALCO-PLIDAM

Résumé : Parlé dans la région nord-ouest du Cameroun, l'une des deux régions anglophones du pays, le wushi est une langue sous-documentée appartenant à la famille des langues Grassfields bantu. Une analyse comparative des langues ring montre que le wushi se trouve à un stade « intermédiaire » d'évolution, par rapport aux langues apparentées qui semblent avoir atteint un stade plus avancé, en termes de grammaticalisation. En effet plusieurs processus notamment phonologiques et morphosyntaxiques sont inachevés. De plus, la mobilité inhabituelle des marqueurs de classes à l'intérieur de syntagmes nominaux laisse perplexe quant à leur statut grammatical : s'agit-il d'affixes ou de clitiques ? Sachant que la tendance observée dans les langues est un changement de clitique à affixe (Joseph 1995 :33), on a, de toute évidence, là encore un processus en cours. Caractériser de tels éléments en tant que clitiques ou affixes est une question cruciale notamment pour le choix d'écriture à adopter lors de la conception de documents dans la langue, parmi lesquels le dictionnaire occupe une place primordiale. En effet après la grammaire de référence, le dictionnaire constitue un document de base pour les langues et particulièrement les langues en danger et sans documentation. La grammaire de référence et le dictionnaire du wushi sont deux projets que nous avons entrepris il y a quelques années. Dans ces travaux, et notamment dans la construction du dictionnaire bilingue wushi-anglais, plusieurs éléments de la grammaire du wushi se révèlent particulièrement épineux lorsqu'on se met dans la peau d'un apprenant n'ayant aucune connaissance de la langue : sachant que la notion de grammaire évoque d'emblée un ensemble de règles, comment enseigner et apprendre la langue lorsque plusieurs de ces règles manifestent une apparente « instabilité » ? Dans cet article, nous montrerons à travers l'exemple du wushi, la nécessité pour le linguiste qui décrit une langue dans la perspective de la documenter et à terme de l'enseigner, d'effectuer des choix d'analyse en conséquence, particulièrement lorsque la langue est dans un état « transitoire » et surtout faiblement documentée. Invoquer les faits diachroniques, l'histoire, est par ailleurs fortement recommandé pour expliquer certains phénomènes synchroniques.

Mots-clés : Grammaire, Grassfields bantu, Dictionnaire, Langue sous-documentée, Wushi

Introduction

Les langues peu décrites et à faible documentation représentent de réels défis pour les linguistes en particulier lorsqu'il s'agit de concevoir des documents à caractère – entre autres – didactiques tels que des dictionnaires. Non seulement se posent des questions de graphie, mais le système de la langue en lui-même est très souvent, pour ce type de langues, vaguement élaboré. Quelques esquisses phonologiques ou de grammaire et un lexique, sont la plupart du temps les seuls éléments disponibles, ce qui est de toute évidence une base insuffisante pour produire d'autres documents dans la langue. Le wushi appartient au groupe des langues Grassfields bantu du Cameroun anglophone qui constitue les régions nord-ouest et sud-ouest, le reste du pays étant francophone. Sa situation est d'autant plus critique qu'il ne disposait jusqu'ici[1] d'aucune esquisse grammaticale ni d'aucun autre document publié. Une liste de 436 mots recueillie par le Groupe de Travail sur les Langues Grassfields (dirigé par Hyman et Voorhoeve, 1972-1980) dans onze langues Grassfields du groupe Ring – dont le wushi – ainsi qu'une esquisse phonologique (Robinson, 2021) sont quelques rares sources disponibles sur la langue. Aussi une documentation plus ample et plus approfondie reste un besoin criant, tant pour les autochtones que pour les linguistes.

C'est ce besoin qui m'a amenée à me pencher sur le wushi afin d'en proposer dans un premier temps une description détaillée et un dictionnaire, non seulement pour mieux connaître la langue mais aussi pour sa préservation. Car il faut souligner que le wushi est parlé par environ 25000 locuteurs (*Ethnologue*, 2008) et qu'une guerre civile a éclaté en 2016 dans la zone anglophone, d'où le nom de « crise anglophone » donné à cette guerre qui a déjà causé la mort de plusieurs milliers de personnes et la dispersion de plusieurs autres milliers dans les zones les plus en sécurité du pays, notamment les grandes villes comme Yaoundé et Douala – respectivement les capitales administrative et économique – ainsi qu'au Nigéria. Une telle crise, sévissant dans un contexte où les politiques linguistiques sont floues en ce qui concerne la promotion des langues autochtones, constitue une forte menace pour la survie de la langue, car les populations ainsi dispersées, se retrouvent parfois contraintes d'adopter la langue dominante de la région refuge dans laquelle elles s'installent, délaissant peu à peu leur langue maternelle.

La conception du dictionnaire wushi-anglais que j'ai entreprise parallèlement à la description du wushi a fait ressortir plusieurs questions qui *a priori* sont naturelles pour une langue sous- documentée, et qui pour autant méritent une réflexion, notamment lorsqu'on se positionne dans un cadre didactique, l'enseignement-apprentissage étant l'une des raisons d'être d'un dictionnaire. Les principales difficultés rencontrées sont d'ordre morphologique, morphosyntaxique et diachronique et s'avèrent étroitement liée au statut « transitoire » de la langue, en ce sens qu'à chacun de ces niveaux, des processus sont en cours de formation. Quels sont les défis qu'un tel type de système apportent dans la construction d'un dictionnaire ? Après avoir situé le wushi sur les plans géographique et typologique, nous examinerons tour à tour les particulari-

[1] J'ai entrepris une description grammaticale du wushi dans le cadre de ma thèse, entre 2017 e 2020. vient de paraître chez l'Harmattan (*cf.* Hodieb, 2023).

Published in : L. HODIEB, O. RACINE (dir.), *Enseignement-apprentissage de la grammaire en langue vivante étrangère. Approches, outils et perspectives*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813004581, doi : 10.17184/eac.9782813004581

tés de sa grammaire. Enfin, nous parlerons des défis que celles-ci représentent pour l'enseignement-apprentissage de la grammaire.

1 Le wushi

Encore appelé *vesi*, *pesi*, ou *cho'wushike*, le wushi est une langue parlée au nord-ouest du Cameroun, l'une des deux régions anglophones du pays, dont le chef-lieu est Bamenda. Le wushi est parlé plus précisément dans le département du Ngo-Ketunjia, à l'est de la plaine de Ndop, dans le village de Babessi. Il compte environ 25000 locuteurs.



Carte du Cameroun. En bleu, la zone francophone. En rose, la zone anglophone (Source : Wikipedia)

Concernant sa classification, le wushi est une langue du phylum Benué-Congo. Il appartient au groupe Grassfields Bantu de la branche Bantoïde Sud (voir figure 2 ci-dessous), et plus précisément au sous-groupe des langues Ring Sud des Grassfields de l'Ouest[2] (Watters et Leroy, 1989). La question du lien génétique unissant les langues Grassfields aux langues bantu « au sens strict » (*Narrow bantu*) a pendant près d'un siècle fait l'objet de débats houleux entre les linguistes qui jugeaient les particularités ou, « irrégularités » – pour reprendre le terme de Richardson (1957) – des langues Grassfields suffisamment importantes pour les distinguer des langues bantu, d'où le terme « bantoïde » attribué à ces langues « pas tout à fait bantu », et encore usité aujourd'hui. L'une de ces irrégularités est l'absence d'un préfixe nasal aux classes 1, 3, 4, 6, et 9 dans la classification nominale des langues Grassfields (de l'Ouest). Guthrie (1971) soutenant cette position, ajoutait que les correspondances phoniques étaient peu claires, malgré la présence de mots apparentés au proto- bantu. De l'autre côté, Greenberg (1963) et Crabb (1965) – cités par Sallcup (1978) – établissaient une parenté génétique entre les deux groupes de langues, laquelle parenté a pu être confirmée plus tard notamment par Hyman (1980), grâce aux travaux de recherche menés au sein du Groupe de Travail sur les Langues Grassfields. Ces recherches ont

[2]Les langues Grassfields de l'Ouest (LGO), dont le wushi et les langues Ring, et les langues Grassfields de l'Est (LGE) se distinguent essentiellement par leur système de classification nominale. Par exemple, les LGO ont développé des suffixes de classes, tandis que les LGE n'ont que des préfixes (Hyman, 2018).

Published in : L. HODIEB, O. RACINE (dir.), *Enseignement-apprentissage de la grammaire en langue vivante étrangère. Approches, outils et perspectives*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813004581, doi : 10.17184/eac.9782813004581

en effet apporté un éclairage important à la question du lien génétique entre langues Grassfields et langues bantu, éclairage qui s'est intensifié par les nombreux travaux de descriptions qui s'en sont suivi. Aujourd'hui, bien que la relation entre les langues bantu et les langues bantoïdes ne soit pas complètement élucidée, au contraire, de nombreux mystères subsistent (Blench, 2015), leur parenté génétique est toutefois reconnue.

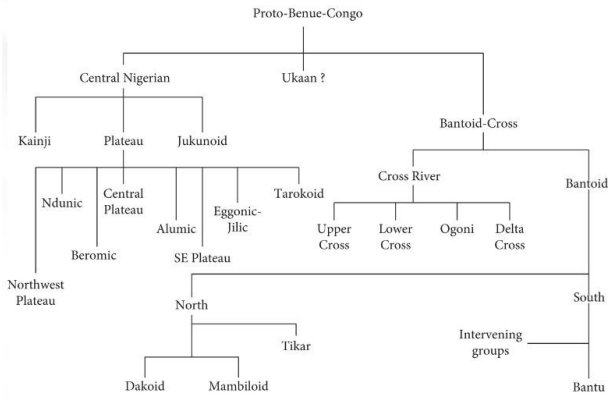


Figure 2a. Classification du Benué-Congo (Blench, 2015 : 5)

Dans la branche Bantoïde Sud, on retrouve entre autres le groupe des Grassfields, comme la figure 2b le montre.

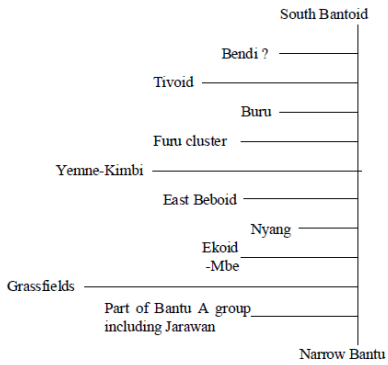


Figure 2b. Groupes de langues de la branche Bantoïde Sud (Blench, 2015 : 7)

Il convient à présent d'esquisser quelques-unes des particularités des langues Grassfields. Nous nous focalisons ici sur le wushi.

1.1 Quelques particularités du wushi

Faire un inventaire des particularités du wushi par rapport au bantu constitue un sujet à part entière, qu'il ne serait pas judicieux de présenter en détail dans cet article. Par conséquent, nous nous limiterons à trois points : le premier est d'ordre morphologique, il concerne la classification nominale. Le deuxième relève du même

Published in : L. HODIEB, O. RACINE (dir.), *Enseignement-apprentissage de la grammaire en langue vivante étrangère. Approches, outils et perspectives*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813004581, doi : 10.17184/eac.9782813004581

domaine mais sous un angle phonologique. Quant à la troisième particularité, elle se situe au niveau morphosyntaxique et plus précisément dans le système d'accord.

1.1.1 Les classes nominales

L'un des traits caractéristiques des langues bantu est le système de classification nominale, marqué par des préfixes de classes. Ce trait fut d'ailleurs considéré comme un critère primordial d'identification des langues bantu par Guthrie (1967). Pour lui, le système de classification nominale constitue le premier critère à remplir pour qu'une langue soit classifiée comme étant bantu. Il est énoncé dans les termes suivants :

> A system of grammatical genders, usually at least five, with these features :
>
> (a) The sign of gender prefix by means of which words may be assorted into a number of classes varying roughly from ten to twenty
>
> (b) There is a regular association of pairs of classes to indicate the singular and plural of the genders […]
>
> (c) When a word has an independent prefix as the sign of its class, any other word which is subordinate to it has to agree with it as to class by means of a dependent prefix
>
> (d) There is no correlation of the genders with sex reference or with any other clearly defined idea […]
>
> (Guthrie (1967 : 11)

S'agissant du nombre de classes minimum requis par ce critère, le wushi est conforme au modèle bantu, puisqu'il compte neuf classes nominales. Seulement, les points exprimés en (a) et (c) lui font défaut car au lieu de préfixes, le wushi possède une majorité des suffixes de classes. A cet égard, le bamunka, autre langue du Ring Sud, lui est très semblable (Ingle, 2013). Seul un préfixe est attesté en wushi, avec deux classes ayant un affixe zéro. Des suffixes de classes sont attestés dans d'autres langues Ring, mais en nombre réduit. En effet les préfixes y sont dominants. Par exemple, le babanki, le babungo et le kom ont chacun un suffixe (*-sə*, classe 10), qui est également le seul suffixe du proto-ring, avec une différence de voyelle (*i* en proto-ring). L'aghem en revanche n'a pas de suffixe mais uniquement des préfixes. Le tableau 1 présente les classifications nominales du proto-ring et du wushi.

L'hypothèse la plus couramment avancée (entre autres Cresseils, 2015 ; Van de Velde, 2019 ; Watters[3]) pour tenter d'expliquer l'apparition de suffixes de classes, stipule que ceux-ci étaient originellement des démonstratifs qui, ayant perdu leur valeur déictique, seraient devenus « des outils syntaxiques introduisant un dépendant de nom, mais en conservant l'accord de classe […] » (Cresseils, 2015 : 14). Cependant, la formation des suffixes nominaux en wushi est une question qui nécessite une analyse plus approfondie, sans écarter les potentiels effets de contact avec des langues non-bantu du Niger-Congo tel que le peul, qui atteste également des suffixes de classes (Paradis, 1985 ; Mohamadou, 1991), et dont l'histoire révèle un contact prolongé avec les populations Grassfields. En effet au XIX^{e} siècle, les Peuls jihadistes ont envahi le centre et l'ouest Cameroun (Mohammadou, 1990), si bien qu'aujourd'hui des emprunts au peul sont retrouvés en babungo par exemple (Schaub, 1985). En un mot, il serait approprié d'interroger diverses sources, tant historiques que linguistiques avant de

[3]Communication personnelle.

Published in : L. HODIEB, O. RACINE (dir.), *Enseignement-apprentissage de la grammaire en langue vivante étrangère. Approches, outils et perspectives*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813004581, doi : 10.17184/eac.9782813004581

pouvoir se prononcer sur l'origine des suffixes de classes en wushi, d'autant plus que le suffixe de la classe 8 du wushi (*-ngə*), très surprenant par sa forme phonologique qui est *kV-* dans les autres langues Ring de même qu'en proto-ring et en proto-bantu, ressemble fortement à un suffixe de classe du peul (*-ŋge*) (Paradis 1985 : 2). En effet, la classification nominale n'est pas exempte de l'emprunt.

Tableau 1. Classes nominales du proto-ring et du wushi. – signifie la classe est inexistante. Adapté de Hyman (1980 : 251)

Classes	Proto-ring	Wushi[4]
1	*ú-	ø
2	*bá-	wù-
3	*ú-	ø
4	*í-	-nə
5	*í-	–
6	*á-	–
6a	*mà-	-mə
7	*kí-	-kə
8	*bí-	-ŋgə
10	*´..-sí	-sə
13	*tó-	–
19	*fó-	-fə

La classification nominale du wushi révèle par ailleurs que la majorité des noms de la classe 3 ont une consonne nasale à l'initiale. On peut le voir dans la liste en (1).

(1)

ndɔ́	boue
mpkéŋ	âne
mvɔ́ʔ	poulet
mfí	bracelet
ntsá	queue
ŋgɔ́ʔ	antilope
ŋă	force
nt~~á~~	conseil
ndu	cuillère
ndɔ́ʔ	maison

En proto-bantu, la classe 3 a le préfixe *mu-*. Il faut noter que dans plusieurs langues bantu modernes, ce préfixe a perdu la voyelle *u* pour devenir *m-*, c'est le cas en swahili par exemple. Pour ce qui concerne le wushi, bien que le marqueur de la classe 3 se soit amuï, il est visiblement demeuré, cependant sous forme de trace. Celle-ci a été réanalysée dans la langue pour faire partie intégrante de la racine nominale, ce qui explique la fréquence élevée de consonnes nasales à l'initial des noms de la classe 3. On retrouve d'autres vestiges et réanalyses ou fossilisations du système de classification nominale du proto-bantu en wushi, notamment, celui de la classe 18 **mu-*, classe locative, qui a conservé sa forme phonologique en wushi, mais y est employé en tant que préposition, *mu*.

[4]Nous notons les suffixes de classes du wushi sans ton car ceux-ci sont effectivement atones en « structure profonde » ; en « surface », ils copient le ton la racine nominale à laquelle ils sont attachés.

Published in : L. HODIEB, O. RACINE (dir.), *Enseignement-apprentissage de la grammaire en langue vivante étrangère. Approches, outils et perspectives*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813004581, doi : 10.17184/eac.9782813004581

En outre, l'infinitif des verbes dans les langues bantu est formé par la préfixation du marqueur de la classe 15 **ku-* ou de la classe 5 **di-*, ou *i-*, en particulier dans des langues bantu du Nord (Forges, 1983 : 259-260). A travers tout le domaine bantu, la classe 5 est attestée dans la dérivation nominale. En revanche, la classe 5 est inexistante en wushi. Cependant, on note l'emploi du préfixe *ì-* entre autres dans dérivation nominale également. Exemple :

(2) bə́ iǩúʔnə́ (mɛ̂)
bə́ ì-kúʔ-nə́ (mɛ̂)
être PRED[5] -gros-COP[6] (DET)
'C'est le gros [pas le petit].' ou 'C'est celui qui est gros.'
/ *'It is the big one [not the small one].'*

Ici, le qualificatif *kúʔ* « gros » sert de base pour former le substantif *ìkúʔnə́* « le gros » par la préfixation de *ì-* et la suffixation de la *-nə*[7]. *ì-,* de même que *-nə*, exprime une qualité. Ainsi, la traduction littérale de la phrase (2) sera « c'est celui qui a la qualité d'être gros ». De fait, malgré l'absence de la classe 5 du proto-bantu (et du proto-ring) dans le système la classification nominale du wushi, il reste manifestement des vestiges de son marqueur dans la langue.

1.1.2 Le système d'accord

Une deuxième particularité du wushi qu'il est intéressant d'évoquer concerne le marquage de l'accord. En wushi, celui-ci a un schéma différent de celui observé dans la plupart des langues bantu. Dans ces langues, le procédé le plus couramment employé pour marquer l'accord en classe est la répétition du marqueur de classe de la tête sur ses dépendants. Prenons un exemple en swahili, tiré de Welmers (1973 : 171).

(3) kikapu kikubwa kimoja kilianguka
ki-kapu ki-kubwa ki-moja ki-lianguka
CL7-basket CL7-large CL7-one CL7-fell
'One large basket fell.'

Le nom *basket* « panier » (classe 7, *ki-*) qui joue le rôle de sujet, gouverne l'accord. En effet celui-ci est réalisé par la répétition du préfixe de classe du nom sujet, sur chaque constituant de la phrase, à savoir les déterminants du nom – l'adjectif qualificatif et le numéral – et le verbe. En wushi en revanche, l'accord est rarement marqué, et lorsqu'il l'est, sa réalisation varie selon le type de détermination. Blench (2015) relève un accord non-allitératif pour les langues bantoïdes en général[8]. Il faut cependant souligner que même dans les langues bantu au sens strict, l'accord n'est pas exclusivement allitératif. En revanche, ce type d'accord y est régulier et omniprésent, contrairement aux langues bantoïdes. A titre d'exemples en wushi, nous mentionnerons deux types de détermination : le syntagme qualificatif et le syntagme génitival.

[5] PRED = prédicat. Il s'agit d'une marque attribuant la fonction de prédicat à l'élément auquel elle est jointe.

[6] COP = copule.

[7] En postulant que les suffixes sont sans ton en structure sous-jacente et qu'ils copient le ton de la base à laquelle ils sont attachés, en citation nous écrivons *-nə* sans ton.

[8] « Non-allitératif », c'est-à-dire, le même son, en règle générale celui de la consonne de l'affixe de classe du nom qui gouverne l'accord, n'est pas répété dans la chaîne. En revanche, les consonnes d'accord sont parfois très différentes de la consonne de l'affixe du nom-tête.

Published in : L. HODIEB, O. RACINE (dir.), *Enseignement-apprentissage de la grammaire en langue vivante étrangère. Approches, outils et perspectives*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813004581, doi : 10.17184/eac.9782813004581

(4) núā kùʔ-fə̀ mɛ̂
núā[-fə̀] kùʔ-fə̀ mɛ̂
oiseau[-CL19] gros-CL19 DET
'le gros oiseau'

Dans le syntagme qualificatif, le nom perd son suffixe et celui-ci s'attache au qualificatif. La structure sous-jacente de l'exemple (4) est *núāfə̀ kùʔ mɛ̂*, où la tête nominale porte son suffixe de classe (classe 19, *-fə̀*). En surface on aura *núā kùʔ-fə̀ mɛ̂*, avec un déplacement du suffixe nominal vers la droite. Si le nom appartient à une classe à suffixe zéro ou à préfixe, aucun changement ne se produit.

Pour ce qui concerne le syntagme génitival, la situation est beaucoup plus complexe, notamment en raison des déplacements multiples des suffixes de classes. Pour cet article, nous nous limiterons à l'une des configurations possibles.

(5) tsə́ fùà-kə̀ mɛ̂
tsə́[-kə́] fùà-kə̀ mɛ̂
arbre[-CL7] chef-CL7 DET
'l'arbre du chef'

Le déplacement du suffixe de N1 vers la droite, observé dans l'exemple (4), s'opère également ici. N2, qui est *fùà* « chef », appartient à la classe 1 qui a un affixe zéro. Le marquage de l'accord dans cet exemple consiste à déplacer le suffixe de N1 vers N2.

La grammaire du wushi – que nous sommes loin d'avoir complètement élucidée – présente jusqu'ici quatre principales difficultés : la première, d'ordre morphologique, concerne la fusion en cours des classes 1 et 3 ; la deuxième du même ordre, est la généralisation du suffixe de la classe 10 comme marqueur de pluriel. La troisième difficulté concerne la catégorie « adjectif » qui manifeste presque[9] toutes les caractéristiques des verbes ; et la quatrième, d'ordre diachronique, et soulevée par la forte mobilité des suffixes de classes notamment dans le syntagme génitival, est celle de la véritable nature de ces suffixes dont le comportement rappelle celui des clitiques. Chacune de ces questions est discutée dans la section suivante.

2 Les difficultés

La construction du dictionnaire wushi-anglais a révélé quelques « difficultés » grammaticales, difficultés dans le sens d'irrégularités ou d'incertitudes. Sachant que la grammaire est traditionnellement conçue comme l'ensemble de règles qui structurent la langue, il est tout à fait naturel, en particulier pour un apprenant non-natif, de buter devant une règle « incertaine » ou une irrégularité dans la langue L2. Une telle situation est d'autant plus difficile si la langue en question est peu décrite et faiblement documentée. Car cela signifie que l'apprenant a peu de repères, peu d'exemples, peu d'avis sur telle question ou telle autre, et par conséquent appréhende à grand-peine le système de la langue. Bien évidemment, aucune langue n'est statique et il serait vain de chercher une régularité parfaite dans la grammaire. Au contraire, toutes les langues s'inscrivent dans un dynamisme qui leur est intrinsèque et par lequel elles se réorganisent, se réajustent, innovent, que ce soit par la force de facteurs internes ou externes (Bybee, 2015). Et le wushi ne fait pas exception.

[9] Nous explicitons ce point en 2.3.

Published in : L. HODIEB, O. RACINE (dir.), *Enseignement-apprentissage de la grammaire en langue vivante étrangère. Approches, outils et perspectives*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813004581, doi : 10.17184/eac.9782813004581

2.1 La fusion en cours des classes 1 et 3

Nous avons mentionné dans la première partie de cet article que la classification nominale est un trait caractéristique des langues bantu. Dans une langue bantu traditionnelle, une classe nominale est constituée d'un préfixe et d'une série d'accords propres à la classe. L'accord, qui est parfois considéré comme un phénomène syntaxique – notamment d'après Bokamba (1993), cité par Maho (1999 : 145), apparaît sur les noms, les pronoms, les adnominaux et les verbes et identifie la classe nominale. Comme nous l'avons montré plus haut dans le tableau 1, quelques classes nominales du PB ont un préfixe identique. C'est le cas par exemple des classes 15 et 17 qui ont *ku-*, les classes 9 et 10 qui ont *ni-* (ou **n-* d'après Odden (2015 : 3). Cependant, ce qui permet de les distinguer est l'accord. C'est lui qui indique la classe nominale gouvernant l'accord syntaxique. Prenons l'exemple de Racine (2016 : 137) en swahili, tiré d'un panneau publicitaire dans les rues de Dar-es- Salaam en 2012.

(6) Angalia nyota Afrika kupitia Zuku TV.

angali-a	N-ota	w-a	Afrika	ku-pit-i-a	Zuku TV
regarde-MN	CLN9/10- étoile	CLP2-CONN	Afrique	CLP15-passer-APPL-MN	Zuku TV

'Regarde les étoiles (stars) d'Afrique grâce à Zuku TV.'

Nous nous attendons à ce que le connecteur *wa* présente un accord en classe 9 ou 10, auquel cas le sens véhiculé serait « étoile-corps céleste ». Or ce que cette construction veut signifier est « étoile- célébrité », d'où l'accord en classe 2 qui est la classe du pluriel et des êtres animés.

Toutefois, il peut arriver que les accords de deux classes soient quasiment identiques, suggérant un processus de fusion inachevé. C'est ce qui se produit pour les classes 1 et 3 du wushi, tel que l'illustrent les exemples suivants.

(7) a. tá ŋɔ́
tá-ø ŋ-ɔ́
père-CL1 CL1-POSS1SG
'mon père'

b. ndzɔ̀ ɲɔ́
ndzɔ̀-ø ɲ-ɔ́
sac-CL3 CL3-POSS1SG
'mon sac'

(8) a. tá jí
tá-ø j-í
père-CL1 CL1-POSS3SG
'son père'

b. ndzɔ̀ jí
ndzɔ̀-ø j-í
sac-CL3 CL3-POSS3SG
'son sac'

(9) a. tá ɲɛ̂
tá-ø ɲ-ɛ̂
père-CL1 CL1-PROX
'ce père (-ci)'

b. ndzɔ̀ ɲɛ̂
ndzɔ̀-ø ɲ-ɛ̂
sac-CL3 CL3-PROX
'ce sac (-ci)'

Comme on peut le voir, dans ces trois types de détermination, seule la première personne du possessif singulier « mon » (exemple 7) révèle une différence entre les deux classes, quoique très fine puisqu'elle concerne le lieu d'articulation de la nasale qui est vélaire pour l'accord en classe 1 et palatale pour l'accord en classe 3. Pour les constructions (8) et (9), il est impossible de distinguer les deux classes, à moins d'être locuteur natif ou bien d'avoir une bonne connaissance de la langue. Non seulement le marqueur de classe est un affixe zéro pour les deux classes, mais aussi leurs accords sont similaires à plusieurs égards. Il est par conséquent indéniable que les deux classes

Published in : L. HODIEB, O. RACINE (dir.), *Enseignement-apprentissage de la grammaire en langue vivante étrangère. Approches, outils et perspectives*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813004581, doi : 10.17184/eac.9782813004581

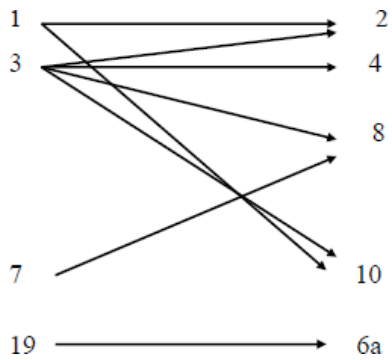
sont en train de fusionner, phénomène qui est par ailleurs récurrent dans les zones B et C de Guthrie[10] (nord-ouest du bantu).

L'aboutissement du processus de fusion est l'obtention d'une classe au lieu de deux (A, B > B ou A, B > C). La fusion de classes est l'une des causes de la réduction du système de classification nominale qui en proto-bantu comprenait environ 20 classes nominales (Maho, 1999 : 53), mais n'en compte plus que sept dans certaines langues (ex : mangisa), voire deux (ex : mbati) ou zéro (ex : komo) (Maho, 1999 : 53). Les fusions les plus courantes sont entre autres celles des classes 4 et 8 s'opérant dans les zones ouest, sud et est du bantu, tandis que la fusion des classes 8 et 10 est limitée à la zone est (Katamba, 2003 : 110). Outre la fusion des classes 1 et 3, celle des classes 4 (*-nə*) et 10 (*-sə*) semble également s'opérer en wushi, avec une tendance vers *-sə* comme aboutissement.

2.2 La généralisation du suffixe de la classe 10 (-sə) comme marqueur de pluriel

En bantouistique, les genres sont des paires de classes correspondant respectivement au singulier et au pluriel des noms. Certaines paires sont bien établies dans les langues bantu, il s'agit notamment de la paire 1/2, qui contient essentiellement ou du moins majoritaiement les noms des animés, dans leur forme du singulier en classe 1 et dans leur forme pluriel en classe 2. Ainsi, le genre 1/2 est reconnu comme appartenant au proto-bantu. Il est également attesté en wushi, et ce, de manière quasi systématique : tous les noms de la classe 1 (affixe ø) ont leur pluriel en classe 2 (*wu-*). L'ensemble des genres du wushi est représenté en (10).

(10)



Ainsi, les paires attestées en wushi sont 1/2, 1/10, 3/2[11], 3/4, 3/8[12], 3/10, 7/8, et 19/6a.

[10] La classification des langues bantu en zones géolinguistiques par Guthrie (1967-1971), chacune identifiée par une lettre, est une référence en linguistique bantu.

[11] Il s'agit d'un cas exceptionnel qui concerne le nom *nàʔ* « vache » dont le pluriel est normalement classe 10, mais qui peut apparaît également en classe 2.

[12] Autre cas exceptionnel qui concerne le nom *nàʔ* « vache » dont l'accord est normalement en 3/10, mais qui peut manifester l'accord en 7/8. Nous n'avons trouvé jusqu'ici aucun autre nom se comportant de la sorte. Le nom *nàʔ* « vache » a donc visiblement quelque chose de particulier en wushi.

Published in : L. HODIEB, O. RACINE (dir.), *Enseignement-apprentissage de la grammaire en langue vivante étrangère. Approches, outils et perspectives*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813004581, doi : 10.17184/eac.9782813004581

Presque tous les noms d'humains se trouvent en classe 1, sauf le nom *vĕ̀mbwā* « enfant, fœtus » qui est invariable, tandis que quelques-uns sont en classe 3. Considérons par exemple la liste en (11) :

(11)

Classe 1	Classe 2
tá 'père'	wùtá 'pères'
vĕntʃʉ́ 'frère'	wùvéntʃʉ̀ 'frères'
ndó 'mari'	wùndó 'maris'
fùà 'chef'	wù fúá 'chefs'
ŋgàntó 'messager'	ɣô ntò ː 'messagers'

La liste ci-dessus donne un aperçu de la forte représentation des noms renvoyant à des êtres humains dans le genre 1/2. ɣʊ- est un allomorphe de *wu-*. On le retrouve uniquement avec les noms commençant par *ŋgà* ː « celui qui ». La consonne vélaire apparaissant dans le préfixe ɣʊ- rappelle celle du morphème *ŋgà* ː. Il est par ailleurs intéressant de noter que le nom ɣʊ́ en wushi est le pluriel du nom *wèʔ* « personne ». Le préfixe de la classe 2 est vraisemblablement dérivé de ce terme par une labialisation de la consonne initiale (ɣ => w), la labialisation étant de surcroît un processus phonologique fortement présent dans la langue.

La classe 10 (*-sə*) quant à elle comporte en grande majorité le pluriel des noms de la classe 3. On a par exemple :

(11)

Classe 3	Classe 10
ndɔ́ʔ 'maison'	ndɔ́ʔsɔ́ 'maisons'
ŋkɑ́ 'forêt'	ŋkɑ́sɔ́ 'forêts'
biɑ́̂ 'avocat'	biɑ́̂ sə̀ 'avocats'
téblè 'table'	téblèsɔ́ 'tables'
kpéŋ 'âne'	kpéŋsɔ́ 'ânes'

La classe 3, comme on peut le constater, est une sorte de « fourre-tout » : elle contient des noms de catégories sémantiques variées, allant des animaux aux objets divers, en passant par les fruits et les termes empruntés. D'une manière générale, le critère sémantique est insuffisant voire inadéquat pour classifier les noms. Les noms de la classe 3 forment presque systématiquement leur pluriel en classe 10. Cependant, quelques noms de la classe 1 ont un deuxième pluriel en classe 10, ce qui est sans doute une innovation, étant donné non seulement la forte stabilité du genre 1/2 en wushi, mais aussi et surtout son origine proto-bantu. C'est ainsi qu'on a rencontre en wushi :

(12)

Classe 1	Classe 2/10
ŋgà ːntó 'messager'	ɣʉ̀ ːntó/ŋgà ːntósɔ́ 'messagers'
mbɔ̂ʔ 'homme'	wùmbɔ̂ /mbɔ̂ sə̀ 'hommes'
fùà 'chef'	wùfúá/wù fúásə̀ 'chefs'

La création d'un deuxième pluriel en classe 10 pour les noms de la classe 1 étant un phénomène manifestement récent et en cours de généralisation, une question qui se pose en particulier pour un apprenant de la langue est de savoir jusqu'où cette généralisation est possible. Autrement dit, comment déterminer que pour tel nom de la classe 1, un deuxième pluriel en classe 10 n'est pas (encore) possible ?

2.3 « Adjectif » ou « Verbe » ?

La réalité de la catégorie « adjectif », héritée de la grammaire traditionnelle, a été remise en question dans la linguistique moderne, pour au moins une raison : le caractère ambiguë de ses propriétés morphologiques et syntaxiques, qui fait d'elle une sorte de catégorie hybride, semblable tantôt au verbe, tantôt au nom, et parfois aux deux

Published in : L. HODIEB, O. RACINE (dir.), *Enseignement-apprentissage de la grammaire en langue vivante étrangère. Approches, outils et perspectives*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813004581, doi : 10.17184/eac.9782813004581

(Wetzer, 1996 ; Aikhenvald, 2015). Le Robert (en ligne) définit l'adjectif qualificatif en particulier – car c'est de cela qu'il est question ici – comme « un mot qui s'adjoint à un nom pour le qualifier ». Or, nombre de langues ne font pas appel à des « adjectifs » pour remplir cette fonction, mais réemploient par exemple des noms, des verbes, ou encore des constructions spéciales en guise de qualificatifs. C'est le cas des langues africaines qui, pour beaucoup, n'attestent pas de catégorie « adjectif ». Par exemple, en wolof, pour reprendre un exemple de Creissels (1991 :183), l'adjectif « bon » du français a pour équivalent le verbe *baax* « être bon ».

Dans les langues Ring Grassfields, les adjectifs ou plus exactement les qualificatifs sont de manière semblable, dérivés de verbes. Ainsi, en wushi, les qualificatifs sont des verbes statifs. Cependant, ils manifestent quelques particularités par rapport aux verbes « canoniques », par conséquent nous préférons les considérer comme une catégorie distincte que nous appellerons simplement « qualificatif ».

Tout comme les verbes canoniques, les qualificatifs prennent la marque de l'infinitif *mə̀* précédant le verbe.

(13) mə̀ dʒə̵̂ « venir » ; mə̀ dà ː « être long »

Ils peuvent également être conjugués. Par exemple :

(14) a.	ŋɔ́ kə̀ dʒə̵̂			b.	ŋɔ́ kə̀ ìdâ ː		
	ŋɔ́	kə̀	dʒə̵̂		ŋɔ́	kə̀	ì-dâ ː
	3SG	DST[13]	venir		3SG	DST	PRED-long
	‘Il vint.’				‘Il était long.’		

Comme on peut le voir en (14b), précédé d'un morphème aspectuel, le qualificatif requiert le préfixe *ì-* sans lequel il ne peut remplir la fonction de prédicat, contrairement au verbe canonique en (14a). Ceci nous indique clairement que les deux lexèmes ne sont pas identiques dans leur nature.

Plus précisément, la marque prédicative n'est pas nécessaire sur le verbe canonique car il la porte déjà de manière intrinsèque, c'est-à-dire en tant que verbe, tandis que la présence d'une telle marque est requise sur un qualificatif sans doute parce que la fonction de prédicat ne fait pas partie de ses propriétés inhérentes, et donc il a besoin d'en être affublé.

Une autre propriété commune aux verbes et aux qualificatifs est la capacité à dériver l'aspect causatif par la suffixation de *-sə̀*, encore appelé extension verbale dans la tradition bantouistique.

(15) sə̀ʔ ‘bas’ ; sə̀ʔsɔ́ ‘abaisser’
dà ː ‘être long’ ; dà ː sə̀ ‘allonger’

L'extension verbale *-sə̀* est très productive dans la langue, même si, soulignons-le, la racine « nue » n'est plus attestée pour certains verbes, résultat d'un processus de fossilisation du suffixe verbal. La compatibilité des extensions verbales avec les qualificatifs montre que ceux-ci comportent des propriétés verbales.

[13] DST = distant. Il indique que l'événement relaté est « distant » ou « dissocié » du moment de l'énonciation.

Published in : L. HODIEB, O. RACINE (dir.), *Enseignement-apprentissage de la grammaire en langue vivante étrangère. Approches, outils et perspectives*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813004581, doi : 10.17184/eac.9782813004581

La difficulté se situe précisément dans le traitement de cette catégorie de qualificatifs, vraisemblablement mi-adjectif, mi-verbe. Faut-il les considérer comme des verbes « spéciaux », comme des adjectifs « spéciaux » ou alors créer une catégorie distincte et hybride de « qualificatifs », c'est-à-dire de lexèmes servant à qualifier, sans toutefois être des « adjectifs », et ayant des propriétés de verbes, sans cependant être des verbes canoniques ? Par souci d'économie, dans le dictionnaire nous avons opté pour leur intégration dans la catégorie « verbe », car en dépit des subtiles différences entre qualificatifs et verbes dont nous avons présenté un aspect, il reste que la majorité des propriétés verbales se retrouvent dans les qualificatifs. De fait, ces derniers peuvent à juste titre être traités comme des verbes, avec cependant quelques nuances, lesquelles sont à préciser en introduction du dictionnaire, de sorte que celui-ci soit le plus fidèle possible à la langue.

2.4 Suffixe ou Clitique ?

La question du véritable statut morphologique des suffixes de classes du wushi, à savoir s'ils sont de réels affixes ou, en revanche des clitiques en voie de devenir des affixes, se pose lorsqu'on examine le syntagme génitival. Le syntagme génitival, encore appelé construction associative dans la tradition bantouistique, a la structure « N1 de N2 ». Dans les langues Grassfields en général, N1 est la tête du syntagme et par conséquent gouverne l'accord que manifeste le morphème associatif placé entre les deux noms. Prenons un exemple en babungo (Ring Sud), tiré de Schaub (1985 : 139) :

(16) vàtɔ́ və́ shɨ́
và-tɔ́ — və́ — shɨ́
CL8-thing — CL8.AM — nobleman
'things of the nobleman'

Ici, le morphème associatif (AM pour *associative marker*) prend la marque de classe de N1 « *things* ».

Une structure similaire est observée en babanki (Ring Centre) (Akumbu & Chibaka, 2012 : 117) :

(17) kə-mbò kə wu-mbum
kə-mbò — kə — wu-mbum
CL7-bag — CL7.AM — CL1-hunt
'a hunter's bag'

Idem, le morphème associatif s'accorde en classe avec N1, ici « *bag* » qui est en classe 7.

En wushi en revanche, le syntagme génitival est construit autrement. Considérons les exemples suivants :

(18) ŋgɔ̌ ŋgà ːvɨ̀-kə̀ mɛ̂
ŋgɔ̌ [-kə] — ŋgà ːvɨ̀-kə̀ — mɛ̂
banane[-CL7] — commerçant-CL7 — DET
'la banane du commerçant'

(19) mbɔ̃ ŋgɛ́ ː-kə̀-mə̀ mɛ̂
mb [-mə] — ŋgɛ́ ː-kə̀-mə̀ — mɛ̂
lait[-CL6a] — voleur-CL7-CL6a — DET
'le lait du voleur'

Dans ces deux exemples, le suffixe de N1 se déplace vers N2. Les éléments entre crochets sont ceux qui apparaissent lorsque le nom est en citation. Ainsi, dans l'exemple

Published in : L. HODIEB, O. RACINE (dir.), *Enseignement-apprentissage de la grammaire en langue vivante étrangère. Approches, outils et perspectives*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813004581, doi : 10.17184/eac.9782813004581

(18), N2 qui était initialement sans affixe porte désormais un suffixe, à savoir celui de N1, tandis qu'en (19), N2 a déjà un suffixe,*-kə* (classe 7), et reçoit en plus celui de N1, *-mə* pour finalement se retrouver avec deux suffixes. Nous considérons les affixes de classes comme atonals – c'est-à-dire sans ton – en structure profonde ; en surface, ils copient le ton de la racine nominale à laquelle ils sont joints.

L'exemple (20) est encore plus intriguant :

(20) núā ŋgɛ́ :-kə̀ mɛ̂ -fə̀
núā[-fə] ŋgɛ́ :-kə̀ mɛ̂ -fə̀
oiseau[-CL19] voleur-CL7 DET -CL19
'l'oiseau du voleur'

En effet, dans les exemples (18) et (19) le suffixe de N1 se déplace vers N2 avant le déterminant *mɛ̂*, tandis qu'en (20) le suffixe de N1 « traverse » le déterminant pour se placer en position finale. Tout se passe donc comme si, lors de son déplacement, le suffixe effectuait des arrêts tantôt avant le déterminant tantôt après. Selon notre informateur, l'arrêt du suffixe avant ou après le déterminant n'entraîne pas de modification sémantique. Cependant, il ne serait pas improbable que des subtilités relevant de la pragmatique soient liées à ces déplacements, voire les expliquent.

Il est par ailleurs possible que le suffixe de N2 se déplace vers N1. Par exemple :

(18) tʃə̀tʃə́kɔ́ ɣʊ́ɔ́
tʃə̀tʃə́-kɔ́ ɣʊ́ɔ́[-kə]
dessus-CL7 calebasse[-CL7]
'le dessus de la calebasse'

Le nom *tʃə̀ tʃə́* « le dessus », qui appartient à la classe 3 (affixe zéro), reçoit ici le suffixe de classe de N2, *-kə*. Pour en savoir plus sur la construction associative en wushi, voir Hodieb (2023).

L'étonnante mobilité des affixes de classes du wushi est un phénomène tout à fait inédit dans la famille des langues bantu et dans le groupe des Grassfields en particulier. Une telle mobilité, rare pour des affixes qui forment avec leur base une structure plus ferme, évoque des clitiques, dont la relation avec la base est plus souple, plus fragile. Ceci est d'autant plus avéré que le processus de grammaticalisation part de clitique à affixe (clitique > affixe) (Joseph 1995 :33), autrement dit, d'un élément plus ou moins libre à un élément davantage lié[14]. Si les affixes des langues bantu traditionnelles sont reconnus comme étant de véritables affixes, fermement attachés à la base, ceux du wushi, de par leur « liberté », ressemblent en revanche à des clitiques. Si nous partons du postulat qu'il s'agit de clitiques et non d'affixes, alors, la langue est fort plausiblement dans un état intermédiaire d'évolution, le processus de grammaticalisation étant en cours, inachevé, contrairement aux autres langues Ring qui ont quant à elles des affixes et non des clitiques. Cette hypothèse est corroborée par le phénomène de spirantisation. Janson (2007), analysant la spirantisation dans les langues bantu, est arrivé à l'observation selon laquelle l'abondance d'affriquées reflète une spirantisation inachevée, tandis qu'une majorité de fricatives indique que la spirantisation a abouti. Le wushi a une majorité d'affriquées, alors que les autres langues du groupe ont davantage de fricatives. Par conséquent, le wushi serait dans

[14] « Clitics are morphemes that are phonologically dependent on an adjacent word although they may not be syntactical- ly dependent. » (Whaley, 1997 : 197)

Published in : L. HODIEB, O. RACINE (dir.), *Enseignement-apprentissage de la grammaire en langue vivante étrangère. Approches, outils et perspectives*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813004581, doi : 10.17184/eac.9782813004581

un état archaïque d'évolution du proto-ring par rapport au reste, en transition vers un système plus grammaticalisé.

3 Quels défis pour l'enseignement ?

Le premier et le plus important des défis est la documentation de la langue. Le wushi est une langue très faiblement documentée, ce qui constitue une difficulté majeure dans son analyse, d'abord pour la langue elle-même mais aussi en comparaison avec les autres langues Grassfields. En effet, pour que des généralisations fiables concernant le groupe Ring en particulier soient faites, il est nécessaire d'avoir des données suffisantes. Heureusement, l'intérêt croissant de la communauté des africanistes pour les langues Grassfields nous permet d'espérer un avenir plus glorieux pour ces langues en ce qui concerne leur documentation.

Deuxièmement, il est capital d'effectuer des choix d'écriture adéquats. Dans la tradition bantouistique, il est coutume d'adopter une écriture qui est telle que les affixes sont « agglutinés » entre eux et avec la base. Ainsi, à une phrase du français ou de l'anglais correspondra un « mot » dans une langue bantu. Par exemple, *titukakimureeterahoganu* en runyankore signifie « nous ne le lui avons jamais apporté »[15] (Byamugisha, 2019 : 40). Cependant, d'autres choisissent de séparer les morphèmes par des tirets seulement pour expliciter l'analyse morphologique et/ou syntaxique. Si l'on choisit de traiter les affixes de classes du wushi comme des clitiques, alors il serait plus approprié de mettre un trait d'union entre le clitique et sa base.

Pour ce qui concerne la catégorie « adjectif » qui est en réalité un type de verbe en wushi que nous avons nommé « qualificatif », sa difficulté d'acquisition dépendra en grande partie de la langue maternelle des apprenants : ceux dont la langue maternelle présente un système analogue, c'est-à- dire l'absence d'une catégorie « adjectif » à part entière telle que rencontrée dans les langues indo- européennes comme le français et l'anglais, et qui intègre les qualificatifs dans une catégorie plus « fondamentale » ou « universelle » comme les verbes, il sera plus aisé de saisir cette particularité grammaticale du wushi. Pour les autres, pour qui un tel système serait dépaysant, on peut avoir recours à des langues sans « adjectif » dans le but de démontrer le caractère non absolu de cette catégorie grammaticale, et ainsi de déconstruire des conceptions monolithiques qu'ils pourraient avoir des langues, pour élargir et affiner le regard qu'ils portent sur celles-ci.

Quant à la question des suffixes *versus* clitiques, bien que celle-ci doive être évoquée dans l'enseignement du wushi, il convient de préciser que c'est la langue dans son état synchronique qui est enseignée. En d'autres termes, sur le plan didactique, l'évolution probable des clitiques du wushi vers des suffixes de classes n'est qu'une information subsidiaire, qui, encore une fois, ouvre l'esprit des apprenants aux changements qui affectent les langues, sans que cela n'occupe une place centrale dans le programme d'enseignement – même si bien sûr, sur le plan typologico-historico-comparatif cette évolution est tout à fait intéressante.

[15] Ou « nous ne lui en avons jamais parlé », traduit de l'anglais « *we have never ever brought it to him* » (Byamugisha 2019 : 40).

Published in : L. HODIEB, O. RACINE (dir.), *Enseignement-apprentissage de la grammaire en langue vivante étrangère. Approches, outils et perspectives*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813004581, doi : 10.17184/eac.9782813004581

Néanmoins, et pour terminer, malgré son caractère secondaire, la prise en compte de la diachronie et de l'histoire de la langue ou du moins du groupe auquel elle appartient a son importance dans l'enseignement de la langue. Nous avons par exemple vu qu'un nombre considérable de noms de la classe 3 (affixe zéro) commencent par une nasale, laquelle est un vestige de la classe 3 du proto- bantu. Ce préfixe a perdu sa fonction de marqueur de classe en wushi, mais au lieu d'être supprimé, il s'est fossilisé et est devenu partie intégrante de la racine nominale de bon nombre de noms de la classe 3. Sans remonter au proto-bantu, de tels phénomènes apparaîtraient comme de simples « hasards » du système linguistique, or il n'en est rien. Toutes les langues ont une histoire. Toutes les langues sont dynamiques : elles évoluent, changent, se réinventent. Ce dynamisme se reflète en outre dans la généralisation de la classe 10 (*-sə*) comme marqueur de pluriel. Il est intéressant de souligner qu'un tel phénomène s'est également produit en anglais, où la marque du pluriel *-s* s'est répandue aux dépens d'autres formes comme *-n* disparue dans le pluriel de *shoe* « chaussure » – qui fut jadis *shoo-n*, avant d'être supplantée par *-s*, d'où *shoes* « chaussures » attesté aujourd'hui – cependant encore retrouvée par exemple dans *oxen* « bœufs », pluriel de *ox* « bœuf » (Joseph, 1998 : 353). Là encore, un va-et-vient entre le wushi et d'autres langues attestant des phénomènes similaires aidera l'apprenant à prendre du recul face à ces « particularités » de la langue qu'il découvre et lui offrira en même temps une perspective plus globale sur le fonctionnement des langues qui, par un jeu complexe et inéluctable de facteurs internes et externes, évoluent sans cesse (Hagège et Haudricourt, 1978 :45). Il est nécessaire que l'apprenant ait conscience des perspectives diachroniques, pour pouvoir mieux appréhender certains aspects synchroniques. Et c'est là toute l'utilité d'une préface au dictionnaire : situer la langue au sein de sa famille linguistique, sa géographie, son histoire, sa typologie, et expliquer ses particularités par rapport au groupe auquel elle appartient, ainsi que les choix effectués dans la présentation du dictionnaire. Non seulement les apprenants seront éclairés, mais cela servira aussi de repère pour des versions subséquentes du dictionnaire de la langue, lesquelles permettront par ailleurs d'observer son évolution.

Conclusion

L'enseignement-apprentissage des langues sous-documentées et en danger est incontestablement un défi en lui-même. Le manque de ressources représente en effet un obstacle majeur à une telle entreprise. Et même lorsque la langue dispose de quelques éléments, par exemple une esquisse ou une description grammaticale et/ou un dictionnaire, des questions relatives à son enseignement-apprentissage subsistent. Pour ce qui concerne le wushi, langue bantu des Grassfields du groupe Ring qui a été l'objet de cet article, nous avons vu que son statut particulier vis-à-vis des autres langues du groupe notamment en matière de typologie et en raison d'une grammaire qui, à plusieurs niveaux, est « en cours » de changement, suscite des questionnements quant à son enseignement- apprentissage : la fusion en cours des classes 1 et 3, un système d'accord peu manifeste, la catégorie « adjectif » très proche mais à la fois différente à certains égards de la catégorie verbale, et les clitiques de classes au lieu de suffixes, signalant, d'un point de vue synchronique, le caractère transitoire de la langue, manifestement en plein processus d'évolution. Ces questionnements, mis en exergue par la conception du dictionnaire wushi-anglais que nous avons entreprise récemment,

Published in : L. HODIEB, O. RACINE (dir.), *Enseignement-apprentissage de la grammaire en langue vivante étrangère. Approches, outils et perspectives*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813004581, doi : 10.17184/eac.9782813004581

s'avèrent inéluctables voire indispensables dans l'enseignement-apprentissage du wushi. Si des questions historiques telles que le changement de clitiques à suffixes n'y constituent pas un élément central puisque c'est le système synchronique de la langue qui est enseigné, d'autres phénomènes plus concrets, plus « empiriques » tels que l'absence d'adjectifs sont à aborder par exemple avec l'appui de systèmes linguistiques analogues. Le caractère essentiellement dynamique des langues est in fine un point fondamental à rappeler aux apprenants.

Bibliographie

AIKHENVALD, A. 2015. *The Art of Grammar. A Practical Guide*. Oxford University Press.

AKUMBU, P. & CHIBAKA, F. E. 2012. *A Pedagogical Grammar of Babanki*. Rüdiger Köppe Verlag.

BLENCH, R. 2015. *The Bantoid Languages*. Oxford Handbooks Online, p. 1-53.

BYAMUGISHA, J. 2019. *Ontology Verbalization in Agglutinating Bantu Languages : A Study of Runyankore and Its Generalizability*. Doctoral Thesis. University of Capetown.

CRESSEILS, D. 2015. « Typologie des classes nominales dans les langues atlantiques ». In Cres- seils D. & Pozdniakov K. 2015, *Les classes nominales dans les langues atlantiques*. Rüdiger Köppe Verlag – Koln, p. 6-57.

FORGES, G. 1983. « La classe de l'infinitif en bantou ». In *Africana Linguistica IX*, p. 257-273. GUTHRIE. M. 1967. *Comparative* Bantu. England : GREGG Press Ltd.

HAGEGE, C. & HAUDRICOURT, A. 1978. *La phonologie panchronique*. PUF.

HODIEB, L. 2023. *Description du wushi, langue grassfields du Cameroun*. Paris : L'Harmattan.

HODIEB, L. « Le syntagme génitival en wushi : un défi pour les théories dichotomistes ». In Ouvrard L. et Akborisova E. (dir.), *Relations syntagmatiques : diversité d'expression, pratiques d'enseignement*. Archives Contemporaines (à paraître).

HYMAN, L. M. (éd.) 1980. *Noun classes in the Grassfields Bantu borderland*. Southern California Occasional Papers in linguistics, n° 8, University of Southern California.

HYMAN, L. M. 1980. « Babanki and the Ring group ». In Hyman, L. M. and Voorhoeve, J. (éds.), *Les classes nominales dans le bantou des Grassfields. L'expansion bantoue : actes du colloque international du Centre National de la Recherche Scientifique, Viviers 4-16 avril 1977*. Paris : Société des Etudes Linguistiques et Anthropologiques de France (SELAF), p. 225-258.

HYMAN, L. M. 2018. « Third person pronouns in Grassfields Bantu ». In Watters J. R. (éd.), *East Benue-Congo : Nouns, pronouns and verbs*. Berlin : Language Sciences Press, p. 199-221.

INGLE, J. 2013. *The Bamunka Noun Phrase*. SIL Cameroon.

JANSON, T. 2007. « Bantu spirantisation as an areal change ». In Bostoen K., Janssens B., Mani- acky J. (éds.), *Africana Linguistica*, vol 13. Tervuren : Musée Royal de l'Afrique Centrale, p. 79- 116.

JOSEPH, B. D. 1995. « Diachronic morphology : an overview ». In *OSU Working Papers in Lin- guistics* 46, p. 16-37.

JOSEPH, B. D. 1998. « Historical morphology ». In Zwicky, A. & Spencer, A. (éds.), *The Hand- book of Morphology*. Blackwell Publishers, p. 351-373.

KATAMBA, Francis. 2003. « Bantu Nominal Morphology ». In Nurse D. & Philippson, G. (éds.),

The Bantu Languages. London & New York : Routledge, p. 103-120

MAHO, J. 1999. *A comparative study of Bantu noun classes*. Suède : Acta Universitatis Gothobur- gensis.

MOHAMMADOU, E. 1990. *Traditions historiques des peuples du Cameroun Central*, vol. 1. « Mbere et Mboum-Tikar ». Institute for the Study of Languages and Cultures of Asia and Africa (ILCAA).

MOHAMADOU, A. 1991. *Classificateurs et représentation des propriétés lexicales du peul*. Thèse de Doctorat. INALCO.

ODDEN, D. 2015. *Bantu Phonology*. Oxford Handbook Online, p. 1-49.

Published in : L. HODIEB, O. RACINE (dir.), *Enseignement-apprentissage de la grammaire en langue vivante étrangère. Approches, outils et perspectives*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813004581, doi : 10.17184/eac.9782813004581

PARADIS, C. 1985. « Les marqueurs de classe en pulaar (fula) : strates et syllabes ». In *North East Linguistics Society*, 16 : Iss. 1, Article 23, p. 338-353.

PIRON, P. 1997 : *Classification interne du groupe bantoïde*, vol 1 & 2. Lincom Europa.

RACINE, O. 2016. « Accords et désaccords de classe en swahili standard : un jeu de reprises intégrales et de reprises distinctives ». In Osu S. (éd.), *Nouveaux regards sur la classification nominale dans les langues africaines*. Peter Lang, p. 121-153.

ROBINSON, R. 2018. *Wushi (Babessi) : A phonological sketch*. SIL Cameroon

SCHAUB, W. 1985. *Babungo*. Croom Helm.

VAN DE VELDE, M. 2019 : « Nominal morphology and syntax ». In Van de Velde M., Bostoen K., Nurse D. & Philippson G. (éds.), *The Bantu Languages. 2nd Edition*. Routledge, p. 237-269.

STALLCUP, K. 1978. *A Comparative Perspective on the Phonology and Noun Classification of three Cameroon Grassfields Bantu Languages : Moghamo, Ngie, and Oshie*. PhD Dissertation, Standford University.

WATTERS, J. R. & LEROY, J. 1989. « Southern Bantoid ». In Bendor Samuel J. (éd.), *The Niger- Congo languages*. University Press of America.

WELMERS, Wm. E. 1973. *African Lnguages Structures*. University of California Press. WETZER, H. 1996. *The Typology of Adjectival Predication*. Mouton de Gruyter.

WHALEY, L. 1997. *Introduction to Typology : The Unity and Diversity of Language*. SAGE

Published in : L. HODIEB, O. RACINE (dir.), *Enseignement-apprentissage de la grammaire en langue vivante étrangère. Approches, outils et perspectives*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813004581, doi : 10.17184/eac.9782813004581